

moine commun, n'avait plus alors que son talent pour toute fortune. Elle se tourmentait donc à l'idée d'une gêne inévitable, lorsqu'un matin elle reçut une lettre anonyme, dans laquelle on lui proposait d'écrire à sa place dans le *Publiciste*, tout en s'engageant à lui soumettre les articles qu'on donnerait. Mademoiselle de Meulan accepta ce généreux secours.

Il y avait un mois environ que durait ce mystérieux commerce, et mademoiselle de Meulan avait fait imprimer dans le *Publiciste* plusieurs articles de son ami anonyme, lorsque, impatient de connaître celui auquel elle devait ce service, elle somma son discret correspondant de se faire connaître, sous peine de voir repousser son délicat secours. L'anonyme n'était autre que M. Guizot, ministre de Louis-Philippe en 1848, alors simple étudiant en droit, et âgé de vingt ans. Les articles qu'il donnait au *Publiciste* étaient son début littéraire. A cinq années de là, mademoiselle de Meulan devenait madame Guizot, malgré une énorme disproportion d'âge ; car elle avait trente-neuf ans, et M. Guizot n'en avait que vingt-cinq.

Cette union fut des plus heureuses ; née pour les vertus de famille, madame Guizot, tout en se mêlant, comme doit le faire toute femme, de l'intérieur de son ménage, partageait encore les travaux de son mari : et celui-ci ayant entrepris les *Annales de l'éducation*, elle composa plusieurs articles remarquables qui y furent insérés. La naissance d'un fils vint bientôt tourner ses réflexions sur le sujet si important de l'éducation des enfants ; elle fit paraître successivement : *le Journal d'une Mère*, et *les Enfants*, ouvrages aussi remarquables par l'élégance du style que par la pureté de la morale.

C'était encore pour subvenir à de respectables besoins que madame Guizot avait composé ces écrits. Mais l'entrée de son mari aux affaires, dans les premières années de la Restauration, vint, en la mettant dans une position meilleure, lui permettre de travailler d'une façon plus indépendante de toutes considérations pécuniaires. Elle se livra à divers essais de morale et de politique qui ne furent jamais publiés, et fournit encore quelques articles à divers journaux.

M. Guizot ayant quitté les affaires en 1820, le talent de sa femme dut de nouveau devenir une ressource. Elle publia, dès 1821, *l'Ecolier ou Raoul et Victor*, roman d'éducation, véritable chef-d'œuvre du genre, livre qui, l'année suivante, reçut le prix Montyon. *L'Ecolier* fut suivi à peu de distance des *Nouveaux Contes* ; et enfin madame Guizot, résumant pour ainsi dire dans un seul ouvrage tous ses travaux sur l'éduca-

tion, publia, en 1826, le plus remarquable de ses ouvrages, "*l'Education domestique, ou Lettre de famille sur l'éducation.*" Ce fut le chant du cygne ; malade déjà, et frappée de sa fin prochaine, madame Guizot avait hâte de terminer le livre qu'elle regardait comme son œuvre capitale, et qu'elle redoutait de laisser inachevé.

Heureuse de toutes les joies de la famille, et de la conscience d'avoir fait le bien qu'il lui était possible de faire, madame Guizot se rattachait énergiquement à la vie qu'elle sentait lui échapper et qu'elle s'efforçait de ressaisir. Elle entreprit dans ce but un voyage pendant lequel on la vit constamment calme, douce, et s'élevant de plus en plus vers Dieu. De retour à Paris en 1827, elle y mourut presque sans agonie, à l'âge de cinquante-quatre ans. Ayant fait à son mari et à son fils de tendres et tranquilles adieux, ayant désigné pour seconde mère de ce fils sa propre nièce, mademoiselle Eliza Dillon, élevée presque sous ses yeux, elle expira doucement en écoutant un sermon de Bossuet dont elle avait prié son mari de lui faire la lecture.

Peu de temps après la mort de madame Guizot, ses *Lettres de famille sur l'éducation* reçurent le prix Montyon, destiné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs, et cette couronne orna la tombe de la femme excellente dont la gloire fut une des moindres préoccupations, et qui ne l'atteignit qu'en poursuivant sans relâche l'accomplissement de tous ses devoirs.

Madame Guizot laissait plusieurs ouvrages inachevés, dont quelques-uns ont été publiés après sa mort. Je ne saurais trop vous recommander, mes demoiselles, la lecture des divers écrits de cette femme remarquable ; aussi ne négligerai-je pas de vous donner ici le titre de quelques-uns de ces ouvrages qui conviennent particulièrement aux femmes : *Lettres de famille sur l'éducation—Conseils de morale—Une Famille—Nouveaux Contes—l'Ecolier—et les Enfants.*

Outre ces travaux qui lui sont particuliers, madame Guizot coopéra activement aux travaux divers de son mari et fut son principal auxiliaire, particulièrement en ce qui regardait l'Angleterre, dont elle connaissait parfaitement la langue ; mais jamais elle ne chercha à se faire sa part dans l'œuvre commune, et tout fut publié sous le nom de l'homme auquel elle avait dévoué sa vie.

MME. PAULINE ROLAND.

*Journal des Demoiselles.*

